

TESTI, DOCUMENTI E MATERIALI

AUTOUR DE JEAN WAHL: TEXTES, TRACES, TÉMOIGNAGES

*di Barbara Wahl**

À l'homme qui, à la prison de La Santé, a cassé son crayon
en deux pour en partager une moitié avec mon père
À celui qui, à Drancy, a gravé sur sa gamelle les mots «mal-
gré toi tu vis»**

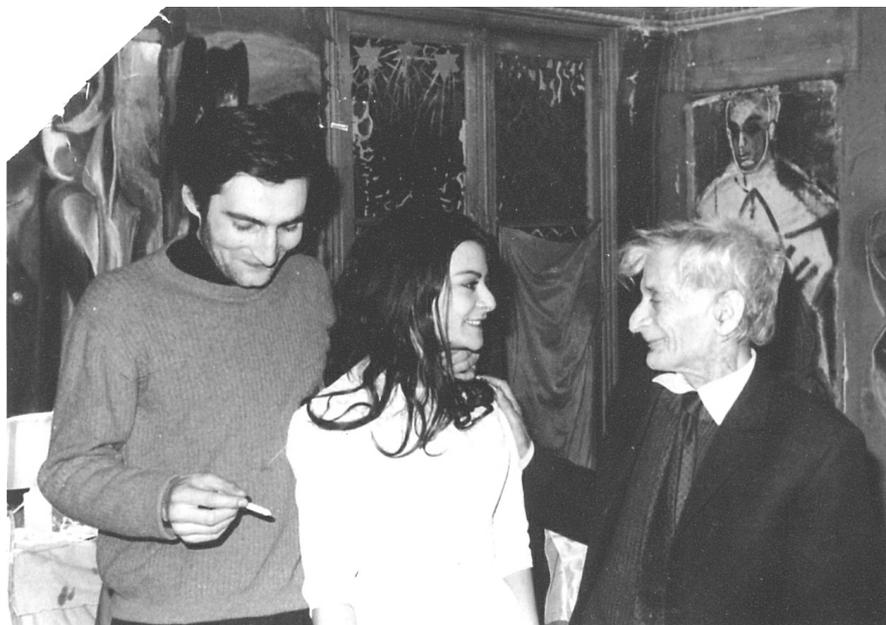
Au moment de mon départ en Italie, mon père m'a confié des papiers que j'ai reçus sur le moment, en 1970, comme une sorte de viatique, sans poser de questions. Ces documents variés, plutôt mal conservés – feuilles froissées, articles de journaux jaunissants, photos en vrac, sans date parfois, lettres partiellement lisibles – proviennent de moments différents de son existence, dans le désordre, et ont une histoire parfois difficile à reconstruire. Ils sont tous également précieux à mes yeux puisqu'ils m'ont été donnés, et donnés à ce moment-là, extirpés du grand et beau désordre qui régnait toujours dans le bureau de mon père et qui a été décrit à plusieurs reprises par les visiteurs tout étonnés qu'il retrouve ce qu'il cherche dans le dédale des livres accumulés et des couches stratifiées de revues et journaux¹.

* barbarawahl1@gmail.com. Tout le fonds Jean Wahl, déposé à l'Institut de Mémoire Contemporaine a été recensé et catalogué sous la direction de Claire Paulhan. «Ce fonds comprend des manuscrits de l'abondante œuvre philosophique et poétique de Jean Wahl, d'importants dossiers thématiques de travail, des notes et des carnets. On trouve également de nombreuses lettres envoyées par la plupart des philosophes de son époque – lettres particulièrement instructives sur ses différentes activités de professeur, de directeur de La Revue de Métaphysique et de Morale, de Deucalion, ou du "Collège philosophique". S'y ajoutent les dactylogrammes de ses cours en Sorbonne (1936-1967), y compris ses derniers cours avant son arrestation pendant l'Occupation. Ces ensembles sont complétés par une importante documentation sur son exil aux USA, sur la continuation des Décades de Pontigny qu'il organisa au Mount Holyoke College, sur le philosophe utopiste du XVIIIe siècle Dom Deschamps, sur Heidegger, Kierkegaard, Platon, etc.» (tiré du site officiel <http://www.imec-archives.com/index.php>) – Il peut être consulté sur demande en s'adressant à l'Institut: IMEC Abbaye d'Ardenne / L'abbaye d'Ardenne, 14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe Tél.: 02 31 29 37 37; fax.: 02 31 29 37 36; email: contact-ardenne@imec-archives.com. Pour les chercheurs: Consultations archives – Bibliothèque. Tél.: 02 31 29 52 33 email: chercheurs-ardenne@imec-archives.com.

** «“Have you a pencil” he whispered to the man standing nearest him. The man glanced at him and then glanced toward the guard. He slipped a hand into his shirt and brought out a pencil, snapped it in two, and gave one of the pieces at Wahl. “It was a brave and generous thing to do”, Wahl says. “I deeply regret that I did not have time to thank him and that should I happen to see him tomorrow, I might not be able to recognize his face» (Basso 1945, p. 34).

1. Jeanne Hersch, si souvent présente au 29, rue Le Peletier – adresse de Jean Wahl à

Rivista di storia della filosofia, n. 3, 2011



Jean Wahl avec sa fille Barbara et son futur gendre Ferriero Corolla, Paris 1970

C'est de là qu'est repartie quelque quarante ans plus tard une tardive recherche dans cet ensemble disparate de documents qui m'a conduite à retrouver, pour chacun d'entre eux, un souvenir, une association d'idées ou un motif qui en explique la présence. Je retrace aujourd'hui les circonstances qui les ont amenés à m'accompagner jusqu'ici et vois se dessiner, en pointillé, une ligne qui les relie les uns aux autres et suggère une continuité. Les raisons de cette transmission ne sont pas passées par des mots ou des explications de la part de mon père mais plutôt par des situations, des moments, des coïncidences – semblables à celles qui me mènent aujourd'hui à les transmettre à mon tour.

Au moment de les présenter, un tri s'est toutefois imposé parmi ces documents, ceux que j'ai reçus des mains de mon père et ceux qui me sont parvenus plus tard; mon choix a été guidé par la force historique dont témoignent en particulier trois lettres ici citées qui remontent aux moments de la guerre, de l'Occupation, de l'éloignement de l'Université et de l'emprisonnement; toutes les trois sont reliées à la judéité, à la violente prise de conscience de sa signification et aux positions fermes que mon père a assumées à ce sujet:

- une lettre rédigée par mon père lors de son emprisonnement à Drancy;
- la gamelle de Drancy qui porte l'inscription «malgré toi tu vis»;

Paris – disait qu'il savait toujours où trouver ce qu'il cherchait: «Les livres recommencèrent à envahir le sol, en longues collines, d'où Jean Wahl savait pourtant extraire à tout moment ce qu'il fallait» (Aa.Vv. 1976, p. 6); de la même façon, Maurice Patronnier de Gandillac relève son étonnante capacité à retrouver l'introuvable: «Dans son appartement les livres s'accumulaient sur des chaises, ou à même le parquet; il était rare pourtant qu'en quelques secondes, comme une aiguille dans le foin, il ne pût dénicher l'ouvrage dont il avait besoin» (Patronnier de Gandillac, 1975).

- un mot de Samuel Beckett évoquant la fuite de la zone occupée et l'exil aux États-Unis;
- un extrait de *The Universal Jewish Encyclopedia* racontant l'origine du nom de famille Wahl;
- une lettre plus tardive de mon père réfléchissant sur son lien à la communauté juive: «Une communauté de souffrance me lie aux autres juifs» écrit-il ainsi dans une de ces lettres – intégralement transcrite plus loin – mais tout aussi bien, dans la même lettre «D'une façon générale, je me refuse à être classé – même comme juif»;
- trois poésies inédites s'interrogeant sur foi et athéisme, judaïsme et christianisme;
- enfin, le texte inédit remontant à la fin des années soixante qui donne un aperçu de la démarche de sa pensée et qui, touchant une grande variété de sujets, ressemble en quelque sorte à une "somme", une souriante réflexion sur la vie; je l'ai accompagné de quelques photos en rapport avec les personnages cités ou les périodes évoquées.

1. La lettre et la gamelle de Drancy

La lettre écrite du camp de concentration de Drancy² en caractères minuscules sur un feuillet carré m'a été donnée comme si de rien n'était.

2. En juin '40, à la suite de l'entrée des Allemands dans Paris, mon père s'était retiré à Bayonne où s'était déjà réfugiée sa famille; la Sorbonne, ré ouverte en août, l'a rappelé à son poste mais au moment de la rentrée universitaire les professeurs juifs avaient été exclus de l'enseignement. Cela n'a pas empêché mon père de continuer ses cours pour quelques élèves, à l'hôtel des Beaux-Arts qu'il habitait à l'époque, près de la Sorbonne. Mais ce qui va causer, du moins directement, l'arrestation puis l'emprisonnement à Drancy sera une démarche faite auprès des services allemands pour défendre la bibliothèque de Brunschvicg. La succession de ces faits est rapportée de manière précise par Marcel Raymond dans sa «Préface» aux *Poèmes* de Jean Wahl, accompagnés de dessins d'André Masson et édités en 1945 au Canada par les Éditions de l'Arbre: «Il se rendit au bureau de la Gestapo pour demander qu'on protégât du pillage l'incalculable bibliothèque de son maître et ami Brunschvicg, retiré en France inoccupée. On lui promit de sauver la précieuse collection et on suggéra même à Jean Wahl de demander des lettres de recommandation aux philosophes allemands qu'il connaissait, premier pas vers une collaboration d'ordre intellectuel qu'il ne voulut pas franchir. Le 31 juillet 1941, il fut convoqué à la Gestapo. On l'insulta, on le traita de "sale juif". "Vous êtes contre la collaboration au sujet d'une revue" lui dit-on. [...] Interrogatoire serré. Insultes. Coups. Rien ne fut épargné. L'homme de la Gestapo chargé des affaires juives à Paris, [Theodor] Dannecker, fit conduire Wahl à la Santé où il passa trente-six jours pénibles. [...] N'ayant pas de crayon, il écrivait ses poèmes avec une aiguille sur du papier d'emballage [...] Jean Wahl fut ensuite envoyé au camp de concentration de Drancy [...] d'où il] fut libéré au début de novembre 1941 grâce à un concours de circonstances: une épidémie de dysenterie qui motiva le départ de 800 hommes; sa nomination à la New School for Social Research de New York; l'absence de Dannecker, en visite à Berlin. Le passage de la zone occupée à la zone libre fut plein de péripéties et d'anxiété. Jean Wahl quittait Marseille en juin 1942, mouillait à Casablanca pour arriver finalement à Baltimore le 31 juillet» (Raymond 1944, p. 11). La fugue de la France occupée sera organisée par son frère, Paul Wahl qui se trouvait en zone libre, à Mâcon. Dans le bel hommage publié en 1975, Maurice Patronnier de Gandillac, ancien élève et ami de mon père, précise que le fait d'avoir déconseillé à quelques amis de collaborer à la «Nouvelle Revue Française», fondée par André Gide en 1909 et dirigée sous l'occupation en accord avec les Allemands par Drieu la Rochelle a cer-

No 9273. Chère amie, et tous mes chers amis
 Les jours passent, et je ne puis pas
 Jean Wahl
 Blois (Esciel) dans tristesse aux moments qui
 Blois 14 pourraient être les miens parmi
 vous et les miens. Mais la part de ce système de
 temps perdite. Je n'ai pas encore eu ~~la~~ réponse
 à ma lettre précédente. - Mais ce sera à l'abri.
 Je pense que Gillespie est prisonnier. Bouche
 dirait-il consent à être à Heideg, M. Harte
 man n. Je ne le pense pas. Pours. dans
 aller voir le Docteur Jacob Boulevard
 St Germain 147 (Danion 82-45)
 qui m'a vu encore le 12 juin (vous lui
 rappeler la date pour le commode de sa
 reflexion). Tu lui demanderas un certificat
 disant ce que je pense de mon état et
 de ma résistance. Pours. tu enverras le
 certificat au médecin directeur du Camp
 d'internement de Drancy en lui
 indiquant mon ^{nom} ^{et mon adresse} ^{et mon adresse} ^{et mon adresse}
 adresse. - Il est sur Paris, les pouvoirs
 demandés de certificat aux autres docteurs
 qui m'ont signé (Lyon, le 14/5); mais le
 docteur Jacob me soigne depuis longtemps, et
 son certificat m'explique. Il avait de la

tainement contribué à son arrestation. Gandillac écrit ainsi que «Peut-être on l'eût lui-même laissé en paix si les petits groupes d'amis et d'étudiants qui venaient l'entendre rue des Beaux-Arts n'avaient paru suspects. En fait il continuait très simplement à commenter Platon, Hegel et même Heidegger, mais il disait aussi – et sans baisser la voix – ce qu'on devait penser de telle grande revue docile à l'occupant et de certains silences trop prudents: "Épigramme: Sans poste à mon poste à Paris/ faisant honte à ceux des collègues / Que la terreur a rendus bègues"» (Patronnier de Gandillac; l'épigramme est pris de Poèmes de Wahl 1945, p. 127). – D'autres éléments encore sont racontés dans le récit reporté par Hamilton Basso dans «The New Yorker» du 12 mai 1945. L'évocation de mon père sur la période de Drancy y est singulièrement tempérée par son appréciation sur la présence d'une relative liberté qui a permis, tout affamés que fussent les prisonniers, de créer un véritable cours de philosophie sur Bergson: «The prisoners soon began to look starved. Wahl, who has never weighted more than a hundred and ten pounds, lost around fifteen pounds. The hungry inmates argued that prison would be better. "It is perhaps true that the food is better" he said. "But that is not the whole question. Here there is a certain amount of freedom, at least". Wahl's freedom in Drancy consisted of talking with his fellow-prisoners, giving a lecture on Bergson that was attended by three hundred men, and writing poetry. There was no rule here, as there was in prison "La Santé" against having a pencil» (Basso 1945, p. 35).

*Transcription lettre de Drancy*³

No 9273
 Jean Wahl
 Bloc 4 Escalier 16
 Chambre 14⁴

Chère amie^a et tous mes chers amis les jours passent; – et je ne pense pas sans tristesse aux moments qui pourraient être les miens parmi vous et les miens. Mais la patience reste. Le temps fraîchit. Je n'ai pas encore eu la réponse à ma carte précédente. Merci encore à *Pet*^b.

Je pense que Gillepin est prévenu. Boucher dira s'il convient d'écrire à Heideg.⁵, N. Hartmann. Je ne le pense pas. Pouvez-vous^c aller voir le Docteur Jacob Boulevard Saint-Germain 147 (Danton 82-45)⁶ qui m'a vu encore le 12 juin (vous lui rappellerez la date pour la commodité de ses recherches). Tu lui demanderas un certificat disant ce qu'il pense de mon état et de ma résistance. Pourras-tu envoyer le certificat au Médecin directeur du camp d'internement de Drancy en lui indiquant^d mon n° matricule, et mon adresse et mon *antérieure*^e fonction qu'il connaît. S'ils sont à Paris tu pourras demander des certificats aux autres docteurs qui m'ont soigné Lyautard, Lévy; mais le docteur Jacob me soigne depuis longtemps et un certificat suffira. Il avait vu entre autres choses ma hernie. Mon entérite allait mieux; – en me soignant, et ces dernières années m'avait laissé tranquille. Ma gorge se fait sentir tous les hivers; comme les docteurs le savent. Mais lui ne m'a pas soigné pour ma gorge. – Pour la hernie je ne crois pas que ce soit nécessaire de demander un certificat au Dr Mathieu, de la Faculté qui m'a fait faire une ceinture. Mlle M., que je n'ai pas revue, vous donnera je pense d'utiles conseils, s'il n'y a pas indiscretion à les lui demander.

3. Les mots illisibles ou difficilement déchiffrables sont signalés en caractères italiques.

4. Le terme de «chambre» s'explique par le fait que, au départ, la construction était destinée à des appartements populaires (HLM: Habitations à Loyer Modéré) qui n'étaient pas encore terminés lorsque l'endroit fut destiné à rassembler les prisonniers juifs.

a. Mot difficilement lisible, probablement "amie".

b. Abréviation d'un nom propre.

5. Il s'agit certainement de Heidegger, avec lequel la Gestapo lui avait proposé une collaboration. Dans la phrase «Je ne le pense pas» il y a tout le mouvement de pensée de Jean Wahl qui, d'un côté, étudie et enseigne la pensée de Heidegger, de l'autre, refuse nettement l'idée d'une coopération intellectuelle avec lui à cette période précise.

c. Raturé et remplacé sans doute par «Pourrais-tu».

6. Numérotation téléphonique alphanumérique en usage à Paris jusque dans les années soixante où le numéro de l'abonné que l'on composait sur le cadran téléphonique était formé par les trois premières lettres de la zone habitée, suivi de quatre chiffres.

d. «le» raturé et remplacé par «mon».

e. Ligne ajoutée au-dessus de la précédente; le mot illisible pourrait être «antérieure».

Je n'ai pas voulu la déranger. Je vais – pas mal. La gorge se fait un peu sentir; mais cela n'a rien d'extraordinaire. Je crois avoir maigri. Mais j'ai bon courage et bon espoir.

Pourvu qu'on sorte avant l'hiver tout ira bien. Je ne dors pas mal⁷, et m'endors dans la pensée douce de revoir bientôt le dehors^f. – Je pense que tu as vu ton ami que tu connais à Mâcon et que tu t'es mis en communication avec les^g (tel. Vésinet).

J'espère que vous avez pu retrouver le colis envoyé au séjour précédent. Comment vont les parents?

Dis toutes mes amitiés à Alice, à J.P qui je pense a parlé à Drieu⁸, à Boucher, à^h qui je pense souvent. Que les parents et toi ne se fassent de soucis.

Portez-vous bien.

Jean

Cette lettre de Drancy m'a peut-être été donnée en souvenir d'une conversation particulière que nous avions eue: mon père ne nous parlait guère de son arrestation ni de son emprisonnement, c'est plutôt par ma mère que nous en connaissions quelques détails, mais un jour – c'était en 1967, alors que je tapais sous sa dictée un texte – il m'a raconté dans quelles circonstances particulières il est sorti de Drancy, avec beaucoup d'autres prisonniers, éloignés parce qu'ils étaient considérés comme dangereusement contagieux.

Ce fut la seule fois où il m'en parla. Son bref récit, écourté à cause de l'émotion qui commençait à faire trembler sa voix, décrivait la marche difficile de ces hommes malades de dysenterie qui tenaient à peine debout et se soutenaient les uns les autres, pour avancer vers la porte de sortie. Pourtant, s'il me l'a raconté, c'était dans le but d'illustrer les méandres de la "chance": c'était une chance ce jour-là, dans ces conditions-là, que d'être malade, affaibli, contagieux, c'était la meilleure des chances⁹.

Enfin, beaucoup plus tard, un autre élément s'est ajouté à ceux qui m'ont été donnés de la main à la main: une gamelle venant elle aussi du camp de concentration de Drancy, retrouvée en 2008 dans une cave par la famille de son neveu, Lucien Wahl, à l'occasion d'un déménagement. Elle porte les initiales J.W et, au-dessous, quelques mots gravés en caractères hébraïques:

be-'al kochakha 'attah chay (malgré toi tu vis)¹⁰

7. Affirmation curieuse pour nous, ses proches, qui savons combien de difficultés avait mon père à s'endormir, il souffrait d'insomnie chronique au point de prendre régulièrement, depuis sa jeunesse des barbituriques chaque soir pour pouvoir dormir un peu.

f. Ou «là-dehors».

g. Nom propre illisible, commençant par les lettres "Val".

8. Selon toute probabilité, il s'agit là de Drieu la Rochelle.

h. Nom propre illisible.

9. «"It his hard to keep up one's hope" he wrote to his brother [Paul] that night "but I am still able to do do. On the whole, I have a good luck in my life, and I will still have good luck. One must have some bad luck, along with the good luck, to make up a full life» (Basso 1945, p. 36).

10. Translittération du texte gravé en hébreu faite par Linda Callow. Le texte original, IV, 29 des *Maximes des pères* (*Pirke Avot*) est «we-'al korchakha attah chay»; la lettre *resh* du substantif *korakh* (obligation) n'est pas présente sur la gamelle.



Gamelle déposée en 2011 au Mémorial de la Shoah, à Paris

Un objet donc, cette fois-ci, encore plus tangible qu'une lettre, d'une présence indéniable et citant le passage d'une phrase qui oblige à la réflexion. La sorte d'imposition qui y est exprimée est-elle un devoir moral, un impératif de vie au moment du manque d'espoir ou un espoir de qualité supérieure qui inscrit le moment de vie individuelle dans un autre dessin ou dessein? C'est un «Que tu le veuilles ou non, que tu en souffres au point de désirer ne pas vivre, peu importe, tu vivras» ou bien un «au-delà de ton existence, à travers elle, sans ton adhésion, ta vie est un témoignage en soi, elle signifie quelque chose d'autre que ce "toi" qui s'y oppose¹¹.

2. Les années d'exil et le billet de Samuel Beckett

À propos de cette période, l'article publié par Hamilton Basso peu avant le retour de mon père en France est une source riche d'informations prises sur le vif. À travers des interviews et des entretiens qui restituent dans leur fraîcheur les moments présents

11. Le contexte (*Maximes des pères*, IV, 29) est, en fait, fort clair: «Et ne te fais guère d'illusion en espérant que la tombe sera un refuge pour toi, car c'est malgré toi que tu as été créé et malgré toi que tu es né, c'est malgré toi encore que tu vis et malgré toi que tu meurs, c'est malgré toi enfin que tu auras un jour à rendre compte devant le Roi des rois, le Saint béni Soit-Il».

et passés qu'il parcourt le long de l'article, le journaliste-conteur recrée les années de guerre et la manière souriante de mon père de raconter les épisodes – pénibles ou anecdotiques – vécus entre 1941 et 1945. Il rédige, entre autres, un récit certainement dicté par mon père¹² sur les raisons du refus initial de s'éloigner de Paris pour gagner la zone libre; il redonne le ton de sa voix et son ironie dans le commentaire final sur l'impossibilité de relire certaines de ses poésies écrites en prison¹³.



Jean Wahl addresses participants at Entretiens de Pontigny at Mount Holyoke in the summer of 1944. Photos from the MHC Archives & Special Collections

La grande nostalgie de Paris n'empêchera pas mon père toutefois de participer sur place très activement à la vie intellectuelle américaine; ainsi, il tient ses cours de philosophie au «Mount-Holyoke College» (South Hadley, Massachusetts) mais aussi à l'«École Libre» de New-York, dite l'«Université-en-exil», créée expressément pour les

12. «One reason was that he was still holding his seminar on Martin Heidegger – his students were now attending classes in his room at the Hôtel des Beaux-Arts. Wahl understood that the German would probably disapprove of what he was doing, and might even shoot him if they caught him at it, but he continued. He took only precaution. “If the Gestapo comes” he told his students, “it will not hurt to say that we are studying Heidegger. The Nazis at one time thought highly of him”» (Basso 1945, p. 31).

13. «On the eleventh day of his imprisonment, he received a parcel of books, brought to La Santé by one of his students. The parcel was wrapped in brown paper. When he saw the paper, he remembered that he had a needle stuck in the lapel of his coat, and with the needle he began scratching out his poems on the sheet of brown paper. He still has it. The marks made by the needle are visible, but the faint scratchings are undecipherable, even to their author. “Those”, he says, smiling, “are my best poems”» (Basso 1945, p. 32).

intellectuels des pays occupés¹⁴, il se rend plusieurs fois par semaine à Northampton pour des lectures sur la littérature française, écrit des articles pour les revues de philosophie, traduit et publie des poèmes d'écrivains américains en français¹⁵.

Un autre document vient se greffer sur les précédents, en souvenir tardif des années '40, c'est le court billet adressé par Samuel Beckett à mon père en remerciement de ses félicitations pour le prix Nobel¹⁶; il y évoque le moment où ils ont, l'un peu après l'autre, «passé la ligne»¹⁷.

Transcription du mot de Beckett

12.11.69 Nabeul, Tunisie

Cher Jean Wahl, Chère Marcelle Wahl

Merci de tout cœur de votre lettre. Elle m'a réchauffé le cœur plutôt frileux en ce moment.

En 42 sauf erreur notre première rencontre.

Je vous ai donné les *Sonnets* de Shakespeare.

Peu après vous avez passé la ligne. Peu avant nous.

Je vous envoie, mes chers vieux amis, mes pensées très amicales.

Samuel Beckett

14. «In 1933, the University in Exile was conceived by New School President Alvin Johnson as a haven for European scholars endangered by Hitler's and Mussolini's regimes. [...] With the establishment of the Graduate Faculty, The New School became a degree-granting institution and the home of many world-renowned scholars, such as Hannah Arendt, Franco Modigliani, and Max Wertheimer» (tiré du site officiel [<http://newschool.edu/history.aspx>] de l'actuelle «New School»).

15. Le livre *Écrivains américains d'aujourd'hui* (Aa.Vv. 1944), nourri entre autres de ces années américaines et publié clandestinement pendant l'Occupation, en 1943, à Alger, propose en introduction cette note des éditeurs: «Les textes qui suivent, tous inédits en français, constituent l'essentiel d'un numéro spécial publié l'an dernier par la revue Fontaine à Alger. Il ne nous est malheureusement pas possible, pour des raisons d'opportunité, de donner ici l'avant-propos par lequel Max-Pol Fouchet, directeur de Fontaine, introduisait ce recueil. Du moins en citerons-nous la conclusion, à laquelle nous nous associons de tout cœur: «C'est à Jean Wahl que l'on doit qu'un tel projet devînt une réalité. Il a su lui donner forme et vie, grouper les écrivains les plus représentatifs et susciter le concours de traducteurs fervents et scrupuleux. Par ses soins, voici-selon ses propres termes – ce signe d'amitié dans le petit jour tremblant. Sans son zèle ce signe n'aurait pas lui si tôt, ni quand il fallait qu'il brillât. Le remercier, comme remercier ses collaborateurs, ne servirait de rien. La tâche en elle-même porte sa récompense – et son amitié».

16. La date du billet, 22.11.1969, correspond en effet à l'année de la remise du Prix.

17. À la suite de l'arrestation de Paul Léon, le 21 août '41, secrétaire et assistant de James Joyce et cher ami de Samuel Beckett, l'écrivain s'unit à la cellule de résistants «Gloria» dont faisait également partie son ami Alfred Péron. Lorsque l'année suivante, entre août et septembre '42, Alfred Péron est à son tour arrêté, Beckett et sa compagne Suzanne, avertis par la femme de Péron, s'enfuient du jour au lendemain. Le moment évoqué dans ce billet précède donc de peu le départ de Paris (Knowlson 2001, pp. 358-373).

3. Aux origines du nom et liens avec le judaïsme

Une page jaunie tirée de «The Universal Jewish Encyclopedia», qui m'a elle aussi été confiée sans autres explications, me ramène aux origines, obscurément, à la conjonction de la Pologne, de l'Italie, de la judéité, de la sagesse aussi d'un ancêtre, peut-être, qui transmet le nom de Wahl selon la légende qui y est reportée: celle de Saul Katzenellenbogen, né à Padoue en 1545 et mort à Brest Litovsk en 1617 auquel l'on fait remonter la création du nom allemand «Wahl» (choix, élection)¹⁸ car il fut nommé roi de Pologne pour un seul jour (ou une seule nuit selon les versions de la légende).

The legend is linked also with Prince Radziwill, who in 1587, when the various parties in Poland were unable to agree on the election of any candidate as king of Poland, offered the kingship temporarily to Saul Wahl, knowing him to be the best and the wisest man in Poland, whereupon he came king for one night (*Wahl, Saul*, «The Universal Jewish Encyclopedia», s.v.).

Revoyant ces papiers si divers, fragments et mémoires, et parcourant cette histoire lointaine et proche, je me pose la question: cet "héritage" me vient-il du fait que j'ai eu, un peu et de loin sans doute, l'occasion de connaître le judaïsme, d'étudier l'hébreu?

Cela n'a pas été dit, et n'est peut-être même pas la raison précise, mais c'est ainsi que je l'interprète aujourd'hui. Les liens avec le judaïsme ont été un sujet à la fois silencieux et exprimé; le silence, du côté de mon père, et la parole du côté de ma mère qui a demandé pour ses enfants, avant même qu'ils ne naissent, une éducation catholique. Et c'est ce qui s'est effectivement passé pour mes deux sœurs et moi.

J'ai cependant eu l'occasion d'entrer en contact avec un entourage juif à l'âge de dix-sept ans, pour des raisons d'ordre scolaire au départ: le fait est que j'étais «un cas désespéré», je ne m'adaptais à aucune école, et c'est comme un véritable service que mon père a demandé à son très fidèle ami Emmanuel Levinas, directeur de l'E.N.I.O (École Nationale Israélite Orientale) de bien vouloir m'inscrire pour l'année terminale dans son établissement, même si j'étais juive seulement du côté paternel.

Emmanuel Levinas a accepté, faisant une exception pour moi, et je crois que ce fut un réel effort de sa part ainsi qu'un grand geste de générosité. Il exprima ainsi sa gratitude envers celui qui l'avait poussé à terminer son doctorat¹⁹ et qu'il appelait immanquablement "Mon maître" chaque année, en présentant ses vœux au jour de l'An, accompagnés de chocolats et d'épisodes bibliques commentés par lui avec ferveur. Cette même ferveur ressentie lors des quelques cours de philosophie qu'il a donnés à notre classe en 1968 sur Platon et dont je garde un souvenir admiratif et amusé car, évoquant le mythe de la caverne, sa voix diminuait d'intensité au fur et à mesure où il nous éle-

18. À propos de la prononciation de ce nom de Wahl qui, venant de l'allemand, en français se prononce *val*, mon père m'a raconté que certains de ses collègues, pleins de délicatesse, au moment de la promulgation de la loi de Vichy sur le «statut des juifs» (18 octobre 1940) se sont mis à prononcer son nom à l'anglaise, *wall*.

19. Levinas évoque souvent la "dette" qu'il a envers Jean Wahl pour l'avoir encouragé à soutenir sa thèse de doctorat et lui avoir ouvert la voie d'accès à l'Université: «C'est Jean Wahl qui l'accueille à la Revue de Métaphysique et de Morale qu'il dirige depuis 1950, à la Société française de Philosophie qu'il préside depuis 1946. C'est Jean Wahl qui publie son texte fondamental sur l'"Il y a" [...]. Comme il le reconnaît volontiers, sans Jean Wahl, il n'aurait pas soutenu *Totalité et Infini* en thèse d'État et c'est Jean Wahl encore qui va lui paver la voie d'accès à l'enseignement supérieur» (Lescouret 1994, p. 190).

vait au monde des Idées par le mouvement du corps et de l'esprit (je cite de mémoire: «le cou, la partie la plus métaphysique du corps humain») si bien que la conclusion en devenait quasiment inaudible.

4. Une lettre et trois poèmes sur foi et athéisme, judaïsme et christianisme

Beaucoup d'éléments apparemment contradictoires convergent et dessinent ainsi une trace difficile à suivre: la naissance de mon père dans une famille juive et profondément laïque, son mariage avec une catholique²⁰; son refus catégorique d'envisager l'idée d'une conversion au catholicisme; l'acceptation en revanche d'élever ses enfants dans la religion catholique; l'évocation, parfois, dans les «moments dont il est amer de me souvenir» (termes utilisés dans le poème inédit *Dieu me pardonnera* cité par la suite) d'une figure christique²¹; les prénoms hébraïques qu'il m'a donnés au moment de la déclaration de ma naissance et qui accompagnent le premier prénom sur tous mes papiers d'identité: Emmanuelle, Siloé; les funérailles même, qui ont réuni en une unique célébration un prêtre-philosophe, le père François Houang, un philosophe protestant, Paul Ricoeur et un philosophe juif, Emmanuel Levinas.

Ce ne sont là, sans doute, que quelques facettes des si nombreuses nuances présentes au cours de toute son existence mais elles témoignent de la complexité et de la fluidité d'une pensée en mouvement permanent et qui refuse d'être fixée à un moment exclusif de son déroulement.

À propos de ce refus de tout classement et de ce que signifie être juif pour mon père, j'ai retrouvé dans ses papiers, après sa mort, la photocopie d'une lettre sans date ni destinataire d'une telle clarté et d'un ton si résolu – que je désire la citer:

Transcription

Oui, je suis porteur d'une tradition juive – autant que de la tradition hellénique; et le judaïsme, à la fois par lui-même, et par le Nouveau Testament – qui est juif et hellénique – influence toute pensée occidentale.

Une communauté de souffrance me lie aux autres juifs.

Mais je ne me soucierais de revenir à de pareilles réunions où d'ailleurs je me félicite grandement d'être venu que si je ne dois pas y entendre de leçons.

Je me refuse d'ailleurs à me laisser classer parmi les juifs perplexes. Je suis un juif non unifié; je ne me soucie pas d'être unifié, sauf sous certains aspects – peut être d'ailleurs les plus hauts – à (mot illisible)

D'une façon générale, je me refuse à être classé – même comme juif.

20. «À son retour, en 45, nous retrouvâmes un autre Wahl, vêtu et chapeauté presque à la yankee, les pieds mieux assurés sur la vieille terre reconquise. C'est alors qu'il nous annonça son mariage avec une grande et belle jeune femme, aussi douée pour la peinture que pour la philosophie, à ses heures mystique et toujours vive de langage. Sans aucun reniement et loin de toute "conversion" [...] il ne fit aucun obstacle à ce que son épouse élevât ses enfants dans la foi catholique» (Patronnier de Gandillac 1975).

21. «*Invocation*. O Jésus, non pas toi / Qu'ils invoquent, mais toi que je ressens ce soir, / Toi brûlure, présent infini, juge et frère /. Travaille en moi et doucement manie mon âme» (Wahl 1945, Section «Les dieux de la Révolte», p. 164).

Le titre de cette poésie inédite²² semble à lui seul commenter la position prise dans cette lettre:

L'esprit de droiture

Les choses vont si mal que je crois au progrès.
 Un jour, reniant tout, sauf l'esprit de droiture,
 Je vois l'homme dresser sa taille et sa stature
 Devant l'Homme fils de l'Homme tel qu'il était.
 «Nul même au ciel ne m'aide à porter cette croix.
 Dieu ne m'a pas laissé car il n'existe pas.
 Je suis fils de Joseph, de David et d'Adam.
 Je suis n'importe qui car je suis fils de l'Homme
 Et sa nécessité est fille des hasards».

La négation de Dieu devient une forme souvent ré-affirmée de croyance, ainsi dans les trois vers de la poésie intitulée, *L'Athée*:

L'Athée

L'athée est bien plus étroitement uni à Dieu
 Par son refus où Dieu s'affirme lui-même
 Que le croyant par sa croyance.

La dernière poésie de cette petite trilogie sur l'absence de Dieu, la foi de l'athée, l'ombre christique d'une croix portée, la force têtue de l'homme qui s'affirme sans Dieu prévoit enfin un Dieu qui pardonne celui qui ne croit pas en lui et même le pardonne d'avoir eu des moments de fragilité où il a cru en lui.

Dieu me pardonnera

Dieu me pardonnera car je n'ai jamais baissé la tête devant ses prêtres,
 Je n'ai jamais fait le bien par cette basse condescendance au bien,
 Je n'ai jamais cru en quelqu'un ou quelque chose qu'on puisse appeler Dieu
 (Sauf en des moments dont il est amer de me souvenir).

Nous retrouvons donc ici ce qui, plus tard, dans l'interview a été exprimé de manière différente:

Je ne suis pas l'incroyant complet, qu'on pourrait croire que je suis d'après certaines de mes phrases. Et il y a une tension en moi entre la croyance et l'incroyance; là encore je me réfère à Kierkegaard parce qu'il dit que la croyance implique l'incroyance; et en disant cela, il se réfère souvent à un mot de St Paul: Mon Dieu, faites que je croie!

La question de la foi, toujours interrogée, ne trouve de réponse que dans les expériences mêmes de l'existence de mon père qui témoigne d'un continuel entrelacement entre foi, athéisme, présence de christianisme et de judaïsme et, quelques années enco-

22. Les trois poésies citées ici m'ont été confiées à l'occasion de la publication de cet écrit par ma sœur aînée, Béatrice Wahl, qui conserve de nombreuses poésies inédites de notre père.

re avant sa mort, s'affirme dans une formule encore une fois projetée vers la croyance, le refus et la possibilité: «Je crois que nous baignons dans une atmosphère en somme métaphysique, mais jusqu'ici j'ai refusé toute religion particulière»²³.

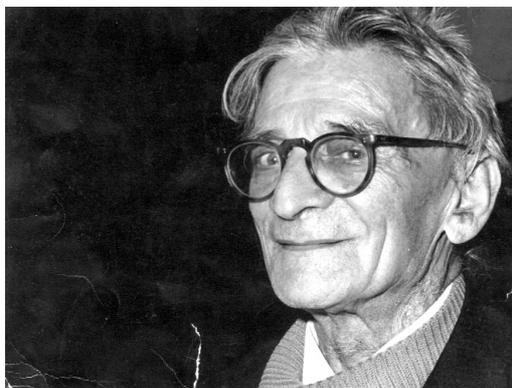
4. L'interview inédite

Le texte le plus long parmi tous ces papiers, une dizaine de feuillets très fins, corrigés par la main de mon père, m'a été donné avec un silencieux sourire et une dédicace en italien, destinée à mon futur mari aussi: «A Ferri di Barbara / A Barbara / post-daté 2 février 1971»:

Il s'agit d'une interview demandée, dans mon souvenir, par une radio suisse²⁴ et soumise à la relecture de la part de mon père; l'on peut y voir ses notes, y reconnaître son illisibilité habituelle.

L'entretien reporté sous le titre de l'émission «Terre des Hommes» est un texte léger à sa manière, et très sérieux aussi, où mon père est questionné sur les sujets les plus différents: l'amour et la procréation, la place des jeunes dans la société, la peur de la mort, la religion, la foi et les rites.

Je pense que mon père m'a donné ce texte tout simplement parce qu'il était inédit, assez récent au moment de mon départ, mais la vision de ces feuillets dactylographiés évoque aussi le souvenir des heures que j'ai passées avec lui, entre 1968 et 1970, à taper sur la machine à écrire les textes qu'il me dictait, poèmes, lettres ou traductions... En lisant aujourd'hui cette interview, j'y retrouve le rythme de sa parole – longue parfois à surgir – décalée par rapport aux questions du journaliste, son goût du paradoxe, et l'humour qu'il apportait à toute conversation ainsi que le mouvement de sa pensée, par moments silencieuse et invisible donc à l'interlocuteur, qui, cependant, s'écoulait souterrainement et surgissait à un moment inattendu, pour rebondir ensuite, plus loin, sous une forme différente et parfois même en opposition à sa forme précédente.



Jean Wahl au milieu des années soixante

23. Voir *infra* l'«Interview «Terre des Hommes»».

24. Une recherche auprès des archives de la Télévision Suisse Romande faite en novembre 2010 n'a permis de relever aucune trace de cette interview reportée sous le titre de l'émission «Terre des Hommes». En revanche, elle a révélé l'existence d'enregistrements de nombreuses interventions de Jean Wahl lors d'émissions réalisées de 1946 à 1959 principalement dans le cadre des «Rencontres internationales de Genève».

«TERRE DES HOMMES»^α

Monsieur le Professeur Wahl

I / Ière.

D. – Monsieur le Professeur, estimez-vous que l'indifférence devant les questions philosophiques ou métaphysiques soit possible?

– Je suis bien forcé de répondre: oui, l'indifférence est possible. Il y a les gens qui n'ont jamais...qui ne se sont jamais préoccupé d'un problème métaphysique; d'autant plus que les philosophes ont le tort d'avoir souvent un langage un peu obscur et technique.

D. – Croyez-vous que l'indifférent soit un homme à qui il manque quelque chose ou qui rate quelque chose de la vie?

– Oui, chaque fois que quelqu'un n'a pas quelque chose, il manque ce quelque chose, il le rate.

Par conséquent, je crois qu'il rate quelque chose; peut-être a-t-il.... peut-être se préserve-t-il d'autres choses, par exemple^a de l'angoisse.

D. – On pourrait être heureux de la vie sans se poser des questions métaphysiques?

– Heureux, oui c'est d'un bonheur peut être assez bas que l'on jouirait alors.

D. – Il faut hiérarchiser donc?

– Oui, peut-être. Oui!

D. – L'angoisse, est-ce que vous croyez que c'est l'angoisse qui fait que les hommes se posent la question de Dieu, la question du bien et du mal?

– Ce n'est peut-être pas l'angoisse à proprement parler. C'est une forme adoucie peut-être parfois d'angoisse. Kierkegaard disait qu'il y a une angoisse devant l'angoisse, et qui préserve de l'angoisse. Mais évidemment, nous nous demandons pourquoi nous sommes ici, en ce moment. Oui, et cela peut produire un sentiment d'angoisse.

D. – La foi est-elle une réponse à l'angoisse? Un correctif à l'angoisse?

– La foi est une réponse – quant à moi, je ne crois pas trop aux réponses, je crois plus aux questions qu'aux réponses!

– Peut-être, oui!

D. – Est-ce que la science du philosophe, sa connaissance est une meilleure réponse à l'angoisse que ne l'est la foi?

α. La transcription est la version relue et, çà et là, corrigée de la main de mon père. Les variations par rapport au texte dactylographié sont signalées dans les notes. Les remarques et observations que j'ai rédigées pour préciser, éclaircir quelques points ou formuler des hypothèses sont signalées dans les notes en chiffres romains entre les caractères typographiques < ...> tandis que les corrections faites par mon père sur le texte seront signalées dans les notes par des lettres minuscules.

a. Correction manuscrite du passage dactylographié *qui* (barré au crayon) *l'angoissent* (barré à la machine) *est* (barré au crayon).

– Ah! Mais il n’y a pas *une* réponse du philosophe, il y a *des* réponses, qui sont souvent contradictoires, qui sont contraires.

Et... et puis la philosophie c’est peut-être l’art de s’étonner. Alors ce n’est pas une... tout à fait une réponse à l’angoisse. C’est l’angoisse transformée, transmuée en quelque chose qui est la philosophie.

D. – Et lorsqu’elle a été transmuée, est-ce que ça va mieux? Est-ce qu’on se sent mieux?

– Mais il faudrait définir le “mieux” et alors ça nous entraînerait bien loin!

D. – Pour parler sim...

– Ça dépend des cas!^b Je lisais avec ma fille, ma seconde fille^I, l’Éthique de Spinoza; il est certain que Spinoza a intitulé son livre philosophique “l’Éthique”; donc il pensait nous donner une sorte de morale, qui n’est pas facile à discerner puisque cette morale c’est l’union avec Dieu.

D. – Quand on dit Dieu, que faut-il entendre par ce vocable?

– Eh bien, cela dépend de ceux à qui la question est posée.

D. – Le Dieu des déistes, le dieu de Voltaire, est-il toujours possible aujourd’hui?

– Oui, mais je ne crois pas sous la forme Voltaire. Je ne crois pas qu’un^c dieu horloger soit pensable aujourd’hui, mais vous me le rappeliez, Einstein a pensé à dieu, à un principe mystérieux des choses. Mais est-ce être déiste que dire qu’il y a un principe mystérieux des choses, peut-être cet élan vital auquel a pensé Bergson.

La question reste ouverte – je ne la trancherai pas facilement parce que tout dépend de ce qu’on veut bien ou de ce qu’on veut appeler culte.

D. – Croyez-vous en Dieu

– Eh bien, je demanderai à hésiter avant de répondre. Je crois qu’on ne peut pas répondre à cette question, sans suivre ce que j’appelle – c’est le titre d’un de mes livres écrit en anglais – *The philosopher’s way* – le chemin du philosophe.

On ne peut répondre à cette question qu’en affirmant Dieu, en le niant, en le réaffirmant, finalement en le re-niant^d et en s’interrogeant toujours.

D. – Il n’y aurait donc que l’indifférent^e qui nierait vraiment Dieu?

– Oui, encore s’il est tout à fait indifférent, il ne pourrait même pas le nier. Ça ne l’intéresserait pas de nier quelque chose qui n’est pas.

b. *Et ça dépend des cas! il est certain...j’expliquais et je* (barré au crayon); c (barré et remplacé par Ç majuscule).

I. <Sa seconde fille, Agnès, suivait les cours de philosophie à la Faculté de Nanterre, ce qui permet de dater l’interview de 1968 ou, au plus tard, 1969>.

c. *le...*barré au crayon et remplacé par *un*.

d. Texte dactylographié *reniant* souligné au crayon et accompagné de la note manuscrite *trait d’union entre re et niant* écrite au crayon et au bic.

e. *indifférence* barré à la machine – *l’indifférence* e barré et transformé en *t*.

D. – Croyez-vous que l'on puisse refuser volontairement toute religion ou toute réalité métaphysique?

– Oui^f. Je ferais une différence entre les deux mots que vous venez d'employer^g, «La religion et la réalité métaphysique», je suis loin de refuser la réalité métaphysique, je crois que nous baignons en somme dans une réalité métaphysique, mais jusqu'ici j'ai refusé toute religion particulière.

D. – Et que pensez-vous d'un homme qui se convertit?

– Mais je m'interroge. Je me dis que je ne me convertirai pas, je me dis que je ne me suis pas converti; je m'interroge en me souvenant de Bergson qui est... qui a eu une position assez complexe puisqu'il a écrit dans son Testament: je crois que le catholicisme est le vrai! et que cependant il ne s'est pas fait baptiser – pour, dit-il, ne pas me séparer de ceux qui allaient être sans doute persécutés.

D. – Lorsque les... hommes désirent avoir un enfant, attendre la venue d'un enfant, pourquoi, croyez-vous, qu'ils le font? Est-ce pour se perpétuer?

– Je ne crois pas que ce soit pour se perpétuer!

Cependant, je ne le nierai pas complètement puisque Platon l'a dit: que l'amour c'est la génération dans la beauté.

Donc l'idée n'est sans doute pas complètement fausse, mais je ne crois pas qu'on veuille se perpétuer par l'enfant^h.

D. – Alors, pourquoi?

– Pourquoi! Parce que nous sommes des hommes.

D. – C'est donc un peu malgré nous qu'on a des enfants?

– Eh... je ne dirais pas cela! eh... c'est un fait! Une facticité, comme disent les philosophes...

D. – Est-ce que...

– ... que l'acte d'amour se prolonge dans l'enfant souvent.

D. – Vous pensez que la venue d'un enfant est indispensable à l'accomplissement d'un amour?

– Je ne le pense pas parce qu'il y a des... des amoureux célèbres – mettons Tristan et Yseut – qui n'ont pas envisagé d'enfant et qui n'ont pas eu d'enfant.

D. – C'est peut-être vrai pour des amoureux mythiques. Est-ce vrai pour des amoureux actuels?

– Ce n'est pas vrai, dites-vous, pour des...

D. – Des amoureux mythiques

– Oui.

f. *Virgule* remplacée par un *point* suivi d'un *Je* majuscule, correction faite au bic.

g. *Point* remplacé par une *virgule* au crayon et ajout de *guillemets* au bic devant *la religion et la métaphysique*.

h. *Point d'exclamation* barré au bic et remplacé par un *point*.

D. – Je répète, je répète ma question.

– Oui.

D. – C'est vrai pour des amoureux mythiques mais est-ce vrai pour des amoureux d'aujourd'hui?

– Je leⁱ crois parce que sans cela, d'abord il n'y aurait pas de... d'auditeur attentif de Tristan et d'Yseut et ça ne... ça ne communiquerait avec rien en nous, de véritable. Donc je crois que l'amour peut être sans qu'il y ait la pensée de l'enfant à naître.

D. – Quelle est votre réaction devant les gens d'origine juive qui ne croient plus, qui ne pratiquent plus, qui ne se disent même plus juifs mais qui font^t circuire leur garçon?

– Oh... je les laisse libre...

D. – Mais qu'en pensez-vous?

– Je m'étonne un peu parce que je me demande la raison de cet acte. Mon père m'avait enseigné que ce sont des raisons hygiéniques historiques, dans des régions méditerranéennes, et encore cela me semble assez discutable. Et si c'est pour se distinguer des autres, alors je ne suis pas favorable parce que je pense qu'un homme ne doit pas essentiellement se distinguer des autres parce que ce serait une sorte de péché d'orgueil.

Monsieur le Professeur Wahl

II / 1ère

D. – Lorsque l'on passe de l'âge d'enfant à l'âge d'adolescent, les religions marquent cet événement par des rites.

Celui qui ne se rattache à aucune religion n'est-il pas défavorisé?

– Je ne le pense pas parce que d'abord le rite n'a de valeur que s'il est autre chose en même temps qu'un rite.

Quand ça se borne à l'état de rite, ce n'est pas grand chose. Par conséquent, celui qui n'a pas ce rite peut s'en passer aisément.

D. – Vous croyez qu'il n'est donc pas nécessaire de sanctionner les grands moments de la vie, les grandes étapes?

– Non, je le crois d'autant moins que je me rappelle la pensée de Kierkegaard qui dit qu'il faut à la fois être enfant, adolescent, homme mûr et vieillard. Alors, même si j'admets qu'il y a des passages de l'un à l'autre de ces âges, il faut admettre aussi que l'homme pour être vraiment homme, doit être capable de les vivre en même temps, paradoxalement mais... Kierkegaard était ami du paradoxe.

i. *Le* ajouté au crayon

j. *Vont*, le *v* est transformé en *f* au crayon

D. – Donc vous croyez que les rites seraient plutôt nuisibles?

– Ah! Je n'irai pas... je ne veux pas peiner ceux qui obéissent aux rites et je ne veux pas dire que les rites sont nuisibles. Et puis, tout dépend de ce que l'on fait. Remarquez, vous prononcez le nom de Chagall, il est possible que telle cérémonie religieuse peinte par Chagall, qui ne croit peut-être pas à tous les moments de sa vie mais qui croit cependant à quelque chose, prenne par là une valeur.

D. – Croyez-vous que la place que la société actuelle fait aux jeunes, peut être contrainte et forcée d'ailleurs, soit la bonne place à leur faire?

– Mais nous sommes entraînés dans une sorte de courant^k... je suis divisé sur ce point, comme sur pas mal d'autres, je suis d'une part avec les... les adolescents, les révolutionnaires, peut-être les enragés^l, peut-être plus avec les révolutionnaires qu'avec les enragés^l ou inversement, et d'autre part, je pense en effet qu'on ne comprend pas que la relation d'enseignant à enseigné n'est pas tout à fait analogue à celle du patron et de l'employé, et je le disais aux étudiants: au fond, c'est plutôt vous les employeurs et nous les employés mais ça ne va pas non plus, et c'est une relation spécifique. Maintenant, la place faite aux jeunes, je crois qu'elle n'est pas mauvaise mais...mais c'est dangereux! C'est dangereux pour l'établissement des programmes. J'ai déjà parlé d'une de mes filles, alors je parle trop d'elle; elle dit: on nous parle tout le temps de Descartes et j'essaie de lui faire comprendre que c'est nécessaire de connaître Descartes pour connaître toute la philosophie qui a suivi et même ceux qui parlent contre Descartes.

D. – Il y a de plus en plus d'instituts, des colloques d'hommes de science qui s'occupent, qui se préoccupent de sexologie. Croyez-vous que ce soit une bonne chose de mettre l'amour sous le microscope et sous le scalpel?

– Sous le microscope et le scalpel, c'est sûrement une mauvaise chose. Lui donner une grande place c'est une bonne chose.

Là encore, tout dépend de ce qu'on en fait et du résultat.

Les romans de ...^m Powys^{III}, sous une forme différente, de Lawrence, de Miller, de Genêt peuvent être fort beaux; maintenant là, ce n'est pas du tout le scalpel et le microscope mais c'est une grande place faite à l'amour.

k. Texte dactylographié *et d'une*, barré au crayon.

II. <Allusion aux événements de mai 1968>.

l. *ou inversement* ajouté au bic.

m. *Powys*, ajouté au bic

III. <Jean Wahl a écrit une préface pour le roman *Les Sables de la mer* de John Cowper Powys publié par Plon en 1958 et m'a donné une photo dédicacée de l'auteur car j'admire beaucoup son roman>.



J.C. Powys, en 1954

- D. – Croyez-vous que l’homme, au fond de lui, souhaite être immortel?
– ... Peut-être! Il ne serait pas malheureux si on lui annonçait qu’il va être immortel, si le mot a un sens, si l’expression a un sens. Mais il y a des dangers!
- D. – Vous croyez que ça aurait un sens une vie qui n’aurait jamais de fin? Est-ce que vous croyez que le... le jeu en serait possible?
– Mais ce serait ennuyeux parce que les... les autres se survivraient aussi; on aurait des compagnons d’immortalité souvent bien ennuyeux qu’il faudrait supporter pendant l’éternité.
- D. – Est-ce qu’on a peur de la mort à votre avis?
– Oui! On ne... on ne se l’avoue pas, on ne se le dit pas. Moi-même je pense peu à la mort, je n’aime pas y penser et je me... je me défends en quelque sorte d’y penser. Mais se défendre d’y penser, c’est impliquer qu’on y pense un peu.
- D. – D’aucuns disent par contre qu’il faut y penser, qu’il faut s’y préparer. Ce n’est pas votre avis?
– Non, je ne le crois pas, non!
- D. – Lorsqu’on ne croit pas – ce qui est votre cas – les notions d’au-delà, de survie, de vie éternelle, sont des notions vides de sens?

– Pas tout à fait! Vous ditesⁿ: lorsqu'on ne croit pas, mais je ne suis pas absolument sûr que je ne crois à rien^o, puisque j'ai dit que nous baignons dans une réalité métaphysique. Par conséquent, je ne suis pas^p... l'incroyant complet, qu'on pourrait croire que je suis d'après certaines de mes phrases. Et il y a une tension en moi entre l'incroyance et la croyance^{iv}; là encore, je me réfère à Kierkegaard parce qu'il dit que la croyance implique l'incroyance; et en disant cela, il se réfère souvent à un mot de Saint Paul: Mon Dieu, faites que je croie!

D. – Lorsque vous êtes amené à jeter les yeux en arrière, par dessus l'épaule, et à contempler votre vie, votre carrière, votre travail et que vous en dressez le bilan, est-ce qu'au fond, vous estimez que... que le jeu en valait la peine?

– Le jeu en valait la peine pendant qu'il se jouait. Maintenant, en vaudrait-il la peine une fois qu'il aura été joué, cela dépend. Si la bombe atomique éteint toute humanité demain, peut être le jeu n'en valait-il pas la peine.

Mais si je regarde derrière moi, j'ai eu de... des auditeurs marquants qui ont marqué.

Je crois que ma pensée ne leur aura pas été complètement indifférente et je pense donc qu'en un sens, ça valait la peine de penser.

D. – Vous croyez que la religion est un apport positif lorsqu'on dresse un bilan de ce genre?

– Oui, la religion est un apport positif, souvent, pour le philosophe.

En étudiant un grand philosophe, souvent on trouve en arrière de ce qu'il a exprimé, un quelque sorte, un motif religieux, que ce soit chez Descartes qui allait en pèlerinage à Lorette, que ce soit chez Hegel qui souvent a fait allusion à la résurrection, à la rédemption et à ce qu'il appelait, d'après la secte des Rose-Croix, la rose dans la croix; souvent on voit une institution religieuse au centre de la philosophie.

n. *les deux points* sont ajoutés au bic.

o. *Virgule* ajoutée au bic.

p. Texte dactylographié *inc...précédant incroyant* barré au bic.

IV. <À ce propos, de nombreuses poésies de Jean Wahl écrites pendant la période de la guerre et de l'emprisonnement témoignent d'une puissante force de foi et d'incroyance: «*Septembre 41*. La vie est là simple et tranquille / Séparé d'elle par un mur / Nous regardons tous immobiles / Ce peu de vert et d'azur / Avec vous je connais cette grande misère / Et pourtant qu'y a-t-il entre de nous de commun? / Mais si. / Notre vouloir et notre espoir est un / J'ai mal au dos. J'ai faim. J'ai froid. Pourtant j'espère / Je sais que la douceur brisera la colère. / Mon Dieu tu ne vas pas m'abandonner ainsi / Toi qui n'existes pas, toi que je sens ici / Zéro muet caché dans la foule des mondes / Dont la langue est déluge et feu, mais aussi fronde / Toi grand chef qui reçois injures et prières / Jamais je n'eus autant besoin de ton secours / Et jamais tu ne fus plus muet et plus sourd. / Je serre chaque jour la mâchoire un peu plus / Je ne crois plus en ton appel au fond des cieux / Je sens monter en moi de puissantes ressources. / Je crois en toi Jésus le plus homme des Dieux / En l'homme de douleur, en le Seigneur du monde / Et le prédécesseur du règne de l'Esprit». (Wahl 1944, p. 2). <Il s'agit de poésies écrites durant l'emprisonnement à Drancy; elles ont paru sans relecture de la part de Jean Wahl, exilé à ce moment-là aux États-Unis; en effet, la première page précise: «Le présent ouvrage n'a pu, en raison des circonstances, être revu par l'auteur, nous nous excusons donc des éventuelles erreurs qui pourraient s'y être introduites»>.

D. – Quand on pense à la mort est-ce qu’il arrive des moments où on aurait préféré n’avoir pas existé?

– La pensée est contradictoire; penser n’avoir pas vécu, c’est une pensée qui ne peut pas être pensée jusqu’au bout parce qu’on s’insère toujours, on s’introduit toujours comme sujet dans cette vision d’un monde sans sujet.

D. – Est-ce qu’on peut regretter d’avoir vécu?

– Ah! On peut regretter d’avoir vécu. Je suppose que tel criminel peut regretter d’avoir vécu, c’est^d des cas extrêmes.

D. – Ce qu’on appellerait le repentir en quelque sorte?

– Oui! Oui, ça peut... ça peut ne pas être le repentir,^f ce serait simplement dire: c’est dommage que j’aie été, oui.

D. – Ça vous paraît un cas exceptionnel?

– Exceptionnel, oui.

D. – Dans la normale des choses vous estimez plutôt que la vie est une bonne chose?

– Je le^s pense. Je ne sais pas si c’est normal – ça c’est une affaire de statistique – mais je pense que la vie est une bonne chose, malgré tous les échecs possibles et les déficiences.

5. Quelques photographies en guise de conclusion

J’ai sélectionné un petit nombre de photographies pour accompagner cet écrit soit parce qu’elles remontent aux périodes évoquées soit parce qu’elles m’ont été données par mon père pour une raison précise:

- une photo de John Cowper Powys auquel il est fait allusion dans l’interview, photo dédiée par l’écrivain à mon père, qui m’a été donnée sans doute à cause de la grande admiration que j’avais pour le roman *Les Sables de la Mer*.
- une autre photo de mon père remontant au milieu des années soixante correspond au plus près de mon souvenir.
- une photo des archives de la New School of Social Research, pendant un cours en 1944, lors de l’exil.
- si j’inclus ici une photo de mon père, mon futur mari et moi prise par François Hamet en 1970, c’est qu’elle a été faite à la veille de mon départ en Italie, dans notre maison à Paris, et qu’elle est en quelque sorte l’ouverture sur le témoignage précédent.

L’éparpillement dont témoignent ces documents naît sans doute de l’atmosphère même qui émane du souvenir de mon père: la plus grande rigueur dans la pensée, mais point d’attention pointilleuse envers l’ordre des choses, point de systèmes, de repères figés ou de catégories qui délimitent les domaines de ce qui est philosophique, ce qui est poétique, ce qui est mystique – et ce qui ne le serait pas.

q. Texte dactylographié: dans barré au bic et remplacé par *c’est*.

r. *Ce serait simplement* ajouté au bic entre repentir et dire.

s. *le* ajouté au bic.

Le désordre des papiers, parfois perdus parfois retrouvés, et de mes pensées refusant de se laisser rassembler en une synthèse définitive sont peut-être un signe de fidélité et de persistance: il n'est pas d'unité qui soit donnée en dehors de la multiplicité, de la fragmentation, et les tentatives d'unification détruisent parfois ce qu'elles tentent de reconstituer.

Le poète Yves Bonnefoy, en 2006, écrit ces lignes évoquant mon père au plus près de son être, par-delà la mémoire, dans une image mouvante, émouvante, qui fait briller profondeurs et surfaces, et inclut les ombres de l'oubli dans le miroitement du souvenir: «Toutefois je m'avise que la pauvreté relative du souvenir de ce que quelqu'un a pu être, c'est dans le cas de Jean Wahl une mémoire de ce qu'il fut tout de même satisfaisante. Car ces lacunes dans son image, avec une mobilité de reflets sur l'eau laissant pressentir abîmes et grands courants au secret d'une transparence, cela ressemble beaucoup au mouvement de cet être tout de pensée»²⁵.

Textes cités

- Aa.Vv. 1976: Emmanuel Levinas, Xavier Tilliette, Paul Ricoeur, *Jean Wahl et Gabriel Marcel*, «Présentation» de Jeanne Hersch, Ed. Beauchesne, Paris 1976.
- Aa.Vv 1944: *Écrivains américains d'aujourd'hui* – «Préfaces» de Jean Wahl, André Gide, Julien Green, Denis de Rougemont, Edition du Continent, Genève 1944.
- Basso 1945: Hamilton Basso, *Philosopher*, «The New Yorker», 12 Mai 1945.
- Bonnefoy 2006: Yves Bonnefoy, *Le souvenir de Jean Wahl*, in Id., *Dans un Débris de miroir*, Editions Galilée, Paris 2006.
- Knowlson 2001: James Knowlson, *Samuel Beckett. Una Vita*, Einaudi, Torino 2001.
- Lescourret 1994: Anne-Marie Lescourret, *Emmanuel Levinas*, Flammarion, Paris 1994.
- Patronnier de Gandillac 1975: Maurice Patronnier de Gandillac, *Jean Wahl*, «Annuaire des Anciens élèves de l'École Normale Supérieure» (s.v.), Paris 1975.
- Powys 1958: John Cowper Powys, *Les Sables de la Mer*, «Préface» de Jean Wahl, Éditions Feux croisés, Plon, Paris 1958.
- Raymond 1944: Marcel Raymond, «Présentation aux poèmes» à Wahl 1944.
- Wahl 1944: Jean Wahl, *Poèmes de circonstance*, in «Cahier de Poésie de Confluences», Lyon 1944 (édition épuisée).
- Wahl 1945: Jean Wahl, *Poèmes*, «Présentation» de Marcel Raymond, Dessins d'André Masson, L'Arbre, Montréal 1945.

25. Bonnefoy 2006, p. 88.